

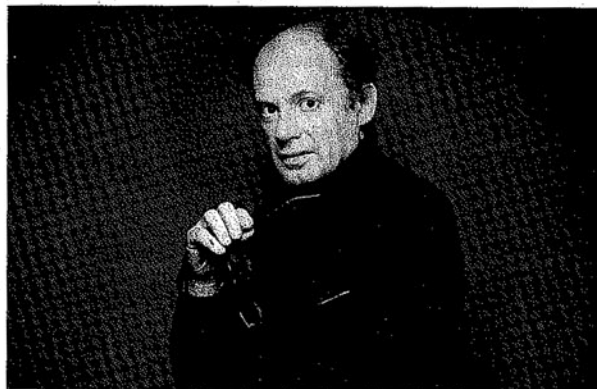
Denis Podalydès, le souffle du consolateur

THÉÂTRE Seul en scène, il dit le puissant texte de Laurent Mauvignier « Ce que j'appelle oubli ». Remarquable.

ARMELLE HÉLIOT

Vulnérable. Il surgit vulnérable. Frêle, pieds nus sur le plateau du Studio-Théâtre de la Comédie-Française. Simplement vêtu d'un t-shirt rouge à col en V et d'un pantalon gris. Pas de décor, mais les deux colonnes de lumière de Stéphanie Daniel qui vont de crudité de néon à douceur de tamis.

Denis Podalydès, fine barbe encadrant le visage fin que domine un haut front hugolien, est seul en scène pour défendre un texte puissant et singulier de Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oubli*. Un texte composé d'un seul mouvement, comme une phrase entamée avant les premiers mots écrits (et ici entendus) et qui se poursuivra au-delà du tiret final. Une phrase ouverte comme un lamento, une phrase qui pourrait appartenir à ce genre oublié mais que



En une heure de haute voltige, Denis Podalydès dit, d'une voix grave, le malheur d'une vie.

BALTEL/SIPA

des esprits lettrés comme Mauvignier ou Podalydès connaissent : la *consolation*. Un jeune homme est mort sous les coups de quatre vigiles. Un jeune homme qui n'avait commis d'autre crime que de boire une canette de bière dans les rayons d'un supermarché.

Ce fut un fait divers de l'été lyonnais, il y a quelques années. Quelques lignes dans les journaux. Puis, un soir, à Paris, alors qu'il va dîner chez des amis à qui il s'apprête à offrir *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, l'écrivain tombe sur une affichette qui

rappelle l'affaire, reprenant les mots du procès : « *Le procureur, ce qu'il a dit c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu.* » Texte écrit dans l'urgence et retravaillé des mois durant. Le lisant, Denis Podalydès a su qu'il fallait le porter au théâtre.

Il le fait, magistralement. L'homme qui parle dans le texte s'adresse au frère de la victime. Il raconte, s'interroge, imagine. Sa pensée vagabonde, il corrige ses réflexions. Pas de point, donc, mais des virgules et des tirets. La ponctuation, c'est le souffle de Podalydès. Immobilité, jambe droite légèrement fléchie, bras le long du corps, il ne bougera que vers la fin. Une heure de haute voltige qui dit, d'une voix grave, le malheur d'une vie, qui tranche dans le vif d'une société, la nôtre, qui est politique autant que poétique. Grand livre, grande interprétation, grand théâtre. ■ Studio-Théâtre à 20 h 30, jusqu'au 22 avril. Tél. : 0825 10 16 80. *Ce que j'appelle oubli*, de Laurent Mauvignier, Minuit 7,10 €.